

reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. Les auteurs analysent en particulier l'utilisation par cet érudit des sources iconographiques tirées des publications ou des manuscrits d'antiquaires dont Espérandieu était un collectionneur. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un projet collaboratif sur Espérandieu et son œuvre qui a donné lieu à la base de données NEsp (Nouvel Espérandieu), publiée en ligne par le Centre Camille Julien d'Aix-en-Provence (<http://neshp.msh.univ-aix.fr>). Le dernier texte, signé par Pierre Pinon, porte sur Harold de Fontenay (1841-1889) et sur son ouvrage consacré aux monuments d'Autun (*Autun et ses monuments, avec un précis historique*, Autun, 1889). Après une courte présentation biographique du personnage, Pinon analyse les récits des antiquaires autunois dont s'est servi Fontenay pour retracer l'histoire de la ville et de ses vestiges antiques et il étudie également les plans de la ville dressés jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La ville d'Autun a été pour Pinon un laboratoire de l'archéologie moderne ayant favorisé les réflexions topographiques et ayant joué un rôle fondamental « en ce milieu du XIX^e siècle, où la démarche des Antiquaires s'est mutée en méthode des archéologues ». L'article se termine par une citation de Fontenay soulignant les différences entre l'antiquaire et l'archéologue : selon l'auteur autunois, contrairement à l'antiquaire, l'archéologue doit veiller à conserver les indications de provenance et les circonstances de découverte des antiquités ; après ses fouilles, il « note, décrit et veille à ce que toute chose reste autant que possible en place ; aussi lorsqu'il n'est plus, ses successeurs peuvent vérifier, comparer, méditer, poursuivre son œuvre et la mettre à la hauteur des connaissances que chaque siècle perfectionne ». Les « ressemblances et dissemblances » entre archéologues et antiquaires sont également au centre de la conclusion d'Alain Schnapp, qui met en perspective les différents articles du volume en retraçant le chemin parcouru par les Antiquaires, de la Renaissance au XIX^e siècle. Notons pour terminer que, outre de nombreuses illustrations en noir et blanc qui enrichissent les différents chapitres, le livre comporte quatorze magnifiques planches en couleurs qui séparent la première et la deuxième partie de l'ouvrage. Un index des noms (qui est toutefois assez incomplet dans ses renvois) clôturé ce beau volume, dont le mérite consiste à retracer l'apport des antiquaires du Midi au processus de fondation d'une archéologie scientifique ou, pour reprendre les mots d'A. Schnapp, leur contribution à ce « difficile combat » qui a été la transformation du savoir antiquaire en science archéologique.

Alessia ZAMBON

Sophie BASCH, Nora SENI, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE & Jean LECLANT (Ed.), *L'Orientalisme, les Orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international réuni à Paris les 12 et 13 février 2010 au palais de l'Institut de France. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2011. 1 vol. 334 p., 47 pl. couleur et n./b. Prix 45 €. ISBN 978-2-87754-265-4.

Le colloque sur l'Orientalisme organisé par Sophie Basch, Nora Seni, Pierre Chuvin et Michel Espagne le 12 et 13 février 2010 à l'Institut de France a vu le jour dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* (juillet 2009 – mars 2010). Les actes du colloque sont parus en 2011 : il s'agit d'un beau volume en papier glacé réunissant seize communications, précédées d'une introduction par Pierre Chuvin

(p. 5-9) et enrichies par nombreuses planches en couleur ou en noir et blanc. L'Orient dont il est ici question est incarné pour l'essentiel par l'Empire ottoman, « un Empire qui était à la fois d'Europe et d'ailleurs », qui a représenté un terrain de prédilection pour la quête traditionnelle de l'exotisme, a exercé une grande fascination sur les curieux occidentaux et continue du reste à attirer les chercheurs (il suffit de rappeler le récent colloque sur « Antoine Galland et l'Orient des savants » qui s'est tenu à Paris en décembre 2015). En analysant un Orient rêvé, étudié ou représenté, le livre nous amène d'abord à nous interroger sur la figure de l'orientaliste. Deux catégories se démarquent au fil des articles : d'une part, les hommes qui ont fait le voyage d'Orient ou ont passé une partie de leur vie dans l'Empire ottoman ; d'autre part, les érudits de cabinet qui n'ont parfois jamais quitté leur ville natale et dont les recherches reposent bien souvent sur les informations récoltées en Orient par les voyageurs occidentaux. Un troisième cas, atypique, est représenté par le peintre Osman Hamdi Bey, oriental de naissance et occidental de formation : l'orientalisme de ses tableaux fut objet de débat déjà à son époque et l'est encore aujourd'hui. Parmi les « orientalistes-voyageurs », sont évoqués tout d'abord l'Allemand Eugen Prym (1843-1913) et le Suisse Albert Socin (1844-1899). Michel Tardieu retrace (p. 11-28) l'histoire de ces deux jeunes chercheurs en grammaire sémitique comparée qui se rendent dans l'Empire ottoman en 1868, dans le but de découvrir et d'entendre les témoins de l'araméen vivant. De retour à Bâle en 1870, les deux « frères Grimm d'Orient » publient les histoires récoltées à Damas auprès d'un habitant illettré, Canō : l'ouvrage paraît en 1881 sous la forme d'un corpus syro-kurde intitulé *Le dialecte néo-araméen du Tūr Abdīn*. Cette œuvre scientifique est sans équivalent dans les recherches orientalistes de l'époque. Isabella Palumbo Fossati Casa (p. 137-143) revient, une fois de plus, sur ses aïeux Gaspare (1809-1883) et Giuseppe Fossati (1822-1891) et leur restauration de Sainte-Sophie entre 1847 et 1849. Les dessins réalisés par les frères Fossati tout au long de leurs travaux, publiés dans *l'Album pittorico* et aujourd'hui conservés dans les Archives cantonales de Bellinzona, devinrent vite célèbres car ils offrent des couleurs et une lumière d'une qualité quasi photographique. On ne peut donc que regretter la mauvaise qualité des photos illustrant dans l'article (planches XX-XXII) quelques-uns de ces originaux. Le fonctionnaire d'État autrichien Joseph von Hammer-Purgstall (1774-1856), interprète de formation et orientaliste « par conversion scientifique » (p. 7), est au cœur de deux communications : Sabine Mangold explore son réseau savant, mêlant érudition et diplomatie, entre l'Europe et l'Empire ottoman (p. 205-217), tandis que Céline Trautmann-Waller analyse (p. 219-237) la vision que ce philologue autrichien livre de la capitale ottomane dans son livre *Constantinopolis* (1822). Dans son article sur le despotisme ottoman (p. 187-203), Gilles Veinstein se penche sur la controverse qui opposa au XVIII^e siècle deux autres savants ayant longuement séjourné dans l'Empire ottoman : le baron de Tott (1733-1793) et Charles de Peyssonnel (1727-1790). Ces deux hommes livrent en effet une vision diamétralement opposée du despotisme turc. Tott contribue à la diffusion d'une vision négative (et biaisée) du sultan turc et de ses sujets, alors que Peyssonnel s'en fait le défenseur. Nora Seni présente (p. 321-329) l'essor des études orientales au XIX^e siècle – période qu'elle appelle le « Temps des philanthropes » (p. 321) – et le soutien de quelques philanthropes européens et juifs au progrès de l'érudition orientaliste ; elle étudie notamment la bienfaisance de James

de Rothschild, Moses Montefiore et Adolphe Crémieux envers respectivement Albert Cohn (1814-1877), Louis Loewe (1806-1888) et Salomon Munk (1803-1867). Le cas du peintre orientaliste Osman Hamdi Bey (1842-1910), Ottoman occidentalisé par sa formation à Paris, est étudié par son descendant Edem Eldem (p. 239-273). Dans un long article, Eldem présente de manière admirable l'histoire des études consacrées à son ancêtre (qui fut aussi, rappelons-le, fondateur du musée archéologique d'Istanbul) et la réaction que l'orientalisme « opportuniste » de son œuvre artistique a suscité de son vivant et jusqu'à aujourd'hui. Trois autres personnages orientaux qui eurent en commun un fort activisme patrimonial sont étudiés par Mercedes Volait (p. 275-291) : l'architecte-ingénieur Saber Sabri (1854-1915), le réformateur Ahmad Zakî (1867-1934) et le collectionneur Omar Sultan (1881-1917). L'article retrace l'action de ces trois cairotes en défense du patrimoine arabe – et égyptien en particulier – dans les domaines de la littérature, de l'art et de l'architecture. L'alliance turco-allemande pendant la Grande Guerre est en revanche au centre de l'article de Suzanne Marchand (p. 173-185) ; l'auteur s'arrête en particulier sur le rôle joué par les orientalistes qui ont servi, parfois malgré eux, d'autres fois avec opportunisme, les intérêts des deux états, voire tout court les intérêts de la guerre. À côté des orientalistes activement présents sur le terrain, il y en eut d'autres qui ne virent l'Orient que très tardivement, voire jamais de leur vie. C'est ainsi que Perrine Simon-Nahum analyse (p. 29-37) l'impact d'un mémoire d'Ernest Renan (1823-1892), intitulé *Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe depuis la fin du v^e siècle jusqu'à celle du xiv^e*. Ce mémoire, qui retrace les vicissitudes de la langue grecque pendant la période médiévale et le rôle de Constantinople dans la transmission du grec à l'Occident, contribua à faire de Renan le maître des orientalistes français, même s'il fut écrit en 1848, alors que le savant n'avait que 25 ans et n'avait encore jamais visité l'Empire ottoman (où il se rendra seulement à partir de 1860). Michel Espagne et Pascale Rabault-Ferrière (p. 39-60) étudient le réseau stambouliote d'Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838) et sa correspondance avec les membres de l'École des Jeunes de langue établie dans le quartier de Péra. À travers ces lettres se dessinent l'horizon intellectuel, le quotidien et les aspirations des élèves et des maîtres de cette école qui devint le « laboratoire stambouliote de l'orientalisme français ». Cette correspondance fournit également un tableau vivant de la profession de drogman et montre comment dans ses échanges avec les drogmans et les consuls, Silvestre de Sacy, qui enseignait l'arabe littéral sans jamais s'être rendu en Orient, gagnait des informations vivantes et de première main sur les langues, la culture et l'histoire de la région. Au-delà des figures d'orientalistes, d'autres articles du volume analysent plus particulièrement la vision de l'Orient par l'Occident. Frédéric Hitzel (p. 121-135) présente un panorama des peintres occidentaux ayant accompagné les ambassadeurs à Constantinople du xvi^e au xviii^e siècle. Il s'agit de personnages connus, moins connus ou clairement oubliés qui ont fourni à l'Occident les premières images de l'Orient. Jeff Moronvalle (p. 61-79) retrace l'histoire du *Recueil de cent estampes représentant différentes Nations du Levant* de l'ambassadeur Charles Ferriol (en poste à Constantinople de 1699 à 1711). Il s'agit d'un livre paru en France en 1714, réunissant des portraits d'orientaux gravés d'après les tableaux du peintre valenciennois Jean-Baptiste Van Mour (ou Vannour) et représentant les orientaux dans leurs costumes du début du xviii^e siècle. Le *Recueil Ferriol*, devenu vite très

célèbre, peut être considéré comme la synthèse des observations et des connaissances françaises accumulées sur les coutumes et les costumes de la société ottomane et constitue selon Moronvalle un « laboratoire de l'orientalisme des Lumières ». Rémi Labrusse (p. 145-171) montre comment au XIX^e siècle le jugement esthétique occidental à l'égard de l'art turc s'inscrivait dans la continuité des clichés anthropologiques de l'orientalisme qui voyaient les Turcs comme des « destructeurs » de l'art, et comme un peuple inférieur même aux Arabes et aux Perses. L'amour de l'Occident pour l'art ottoman fut donc souvent ressenti comme une sorte de « passion honteuse, vécue sans être déclarée, où l'on humilie en paroles ce qu'on aime au fond » (p. 156) avant d'aboutir à une vraie reconnaissance d'un art turc et de sa spécificité. Véronique Schiltz explore pour sa part (p. 81-120) l'affrontement entre Catherine II et les Turcs, où l'antique a été un acteur majeur. C'est en effet au nom de l'Antiquité, grecque certes, mais aussi byzantine et chrétienne que Catherine a prétendu mener son combat contre l'Empire ottoman. Du coup, elle n'a cessé de promouvoir l'antique dans tous les domaines, que ce soit en termes d'architecture, de sculpture, de peinture, de littérature et même de musique. Le « projet grec » de Catherine n'a pas abouti, mais il n'en a pas moins nourri la « nostalgie de la culture universelle ». Enfin, dans un article qui sort du lot par son sujet architectural, Zeynep Çelik analyse l'introduction de places monumentales dans les villes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. En montrant leurs caractères communs et leurs différences, elle établit un parallèle entre les nouvelles places publiques du Maghreb sous domination française et les places du Moyen-Orient ottoman, héritières des périodes antérieures. Comme annoncé dès l'introduction, le but principal du colloque était non pas de réhabiliter l'orientalisme mais d'en souligner la grande diversité. Pari réussi.

Alessia ZAMBON

Sylvie BALLESTRA-PUECH, Béatrice BONHOMME & Philippe MARTY (Ed.), *Musées de mots. L'héritage de Philostrate dans la littérature occidentale*. Genève, Droz, 2010. 1 vol. 15 x 22 cm, 250 p., ill. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 463). Prix : 40 €. ISBN 978-2-600-01443-4.

Selon l'introduction, les éditeurs de ce livre veulent mettre à l'épreuve l'hypothèse que les *Images* de Philostrate ont fondé un genre. Ce volume le fait en étudiant des cas particuliers de leur réception dans la littérature occidentale, essentiellement française. On pourrait discuter la question de savoir si l'hypothèse est ainsi vraiment vérifiée ou est (in)validée : les textes analysés appartiennent à des genres et des époques assez divers, et le lien avec Philostrate est tantôt explicite, tantôt très indirect. D'autre part, il y a bel et bien une unité intéressante dans cet ensemble : le motif de l'*ekphrasis*, de l'hypotypose qui met sous les yeux du lecteur des images éloignées, passées ou fictives, dans des recueils et des mondes poétiques ou imaginaires qui se présentent comme livre-musée, livre-pinacothèque, livre-galerie, livre-portique ou encore livre-atelier. – Le volume s'ouvre sur un poème en prose de Béatrice Bonhomme-Villani et une très riche *Introduction* de Sylvie Ballestra-Puech, qui présente les différentes contributions dans le cadre plus large de la réception de l'œuvre de Philostrate (entre autres dans la Querelle des Anciens et des Modernes et dans les discussions entre Goethe et Lessing). Deux articles traitent des *Images*